Document généré le 12 oct. 2024 04:09

Ciné-Bulles

Un voyage extraordinaire

Les Acacias de Pablo Giorgelli, Espagne–Argentine, 2011, 82 min

Jean-François Hamel

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67093ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2012). Compte rendu de [Un voyage extraordinaire / *Les Acacias* de Pablo Giorgelli, Espagne–Argentine, 2011, 82 min]. *Ciné-Bulles*, *30*(3), 32–33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un voyage extraordinaire

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Certains premiers films pèchent par excès, alors que d'autres, mal assurés, laissent une impression de facilité. D'autres encore parviennent à affirmer une identité propre, puisant ici et là des références explicites qui en limitent l'originalité. À ces tentatives plus ou moins mémorables se greffent de jolis trésors qui créent, souvent à partir de quelques détails de mise en scène, de magnifiques moments de cinéma. On retrouve justement de ces instants magiques, jaillissant *ex nihilo*, dans le premier long métrage du réalisateur argentin Pablo Giorgelli, **Les Acacias**. Ce film hispano-argentin s'est mérité plusieurs prix au Festival de Cannes 2011, dont celui de la Caméra d'or remis au meilleur premier film.

Un résumé du récit pourrait laisser croire que le propos du film est plutôt mince, ce qui serait faux. Son scénario est simple, certes, mais simplicité ne rime pas avec simplisme. Le film évoque l'histoire d'un camionneur solitaire, Ruben, entamant un long voyage qui le mènera d'Asunción à Buenos Aires. À la demande de son patron, il transporte une femme inconnue et son bébé. Rapidement, cette situation exceptionnelle déplait à Ruben, homme silencieux et grognon, qui se montre aussi peu plaisant qu'affable. Mais voilà : ils ont 1 500 km à parcourir ensemble.

Posant un regard à la fois sensible et humaniste sur ces êtres que tout sépare, le film de Giorgelli les fait d'abord se regarder, muets, indécis et mal à l'aise. Puis, tranquillement, ils commenceront à se parler, chacun préservant son intimité. **Les Acacias** est un film sur la répétition des gestes qu'il est impossible d'extraire de la nature du voyage entrepris par les personnages : route, arrêts à la station-service, retours dans le camion, encore la route, pause cigarette, nuit de courts sommes. Cette accumulation d'actions banales et anecdotiques nourrit le récit, lui imposant un rythme particulier, tout en lenteur et en délicatesse. La caméra accentue le réalisme affirmé de l'esthétique privilégiée par le réalisateur : elle évite habilement les plans d'ensemble, plus lyriques, pour se concentrer à l'intérieur du camion où sont confinés les personnages. Lorsqu'elle se tourne vers le paysage, elle emprunte le plus souvent le point de vue d'un protagoniste ou se positionne au centre de la cabine, alternant les champs/contrechamps de Ruben à la femme, au moment où leurs regards se croisent. Ce choix de mise en scène appuie bellement la justesse des images, sans artifices inutiles.

Le non-dit occupe une place prépondérante dans ce film, dont la beauté réside justement dans ce qui ne peut pas se dire, mais qui se vit avec une intensité cachée, voire refoulée. Le huis clos impose cette gêne exprimée par des gros plans qui suggèrent ici et là des sourires complices. Ceux-ci ne sont jamais appuyés, toujours montrés avec pudeur. Les deux protagonistes gardent ainsi tout leur mystère, comme une chose jalousement préservée. La tension, perceptible tout au long du voyage, est magnifiquement contenue dans des changements d'attitude, particulièrement décelables chez Ruben. Ce trajet en compagnie d'une inconnue qu'il apprend à apprécier, peut-être même à aimer, transforme sa pensée et, conséquemment, son comportement. Qu'il ouvre la portière à sa passagère, s'occupe de ses valises ou encore du bébé tandis qu'elle téléphone, les petites attentions de Ruben, qui se multiplient au fil de la route, expriment mieux que ses paroles l'évolution de son sentiment à l'égard de la

jeune femme. La générosité remplace ainsi peu à peu l'indifférence initiale par une sorte de volonté secrète de Ruben de communiquer implicitement son attachement. Preuve que le banal peut être extraordinaire. Pour capter les signes ténus de ce changement dans leurs rapports mutuels, il faut être attentif à ce qui peut d'abord sembler sans intérêt. En y regardant de plus près, on découvre qu'une simple portière ouverte suggère avec plus de conviction que les mots le début d'un véritable dialogue entre les deux étrangers.

En lieu et place de l'habituel *happy end*, **Les Acacias** se termine sur une splendide ouverture. Une brèche qui permettra peut-être à Ruben et à cette femme de se rencontrer de nouveau, une fois le voyage accompli. Le camionneur arrive chez la cousine de l'inconnue, où celle-ci est chaleureusement accueillie. Pendant que tout ce beau monde s'embrasse, Ruben attend, incertain, le moment des adieux. Lorsqu'elle revient vers lui, il a enfin le courage de lui demander s'ils pourraient éventuellement se revoir, quand il repassera par Buenos Aires. Cette future rencontre les enthousiasme et c'est dans cet état que le héros solitaire repart, habité par l'espoir. Cette ultime scène est émouvante à plusieurs égards. D'abord parce qu'elle s'inscrit comme le prolongement (et la conclusion logique) d'un rapprochement qui, commencé dans le silence et dans le doute, peut enfin s'énoncer verbalement, une fois le huis clos éclaté. Cette scène bouleverse également par la charge émotive qu'elle libère, après ce long voyage inoubliable ayant permis à deux inconnus de tisser des liens qui ne sont plus de l'amitié, mais pas encore de l'amour.

Au final, Pablo Giorgelli refuse de mentir au spectateur en lui racontant une improbable histoire d'amour. Chose de plus en plus rare au cinéma, **Les Acacias** respecte aussi ses personnages, ne leur faisant jamais exprimer des sentiments faciles susceptibles de faire tourner rondement une intrigue divertissante. En outre, c'est un film conscient des effets de l'espace sur les comportements des protagonistes et qui sait brillamment exploiter ce que cet espace impose : une économie de dialogues, de longs moments de contemplation du paysage environnant, d'autres à questionner ce que ce long trajet met en place, sans jamais épuiser ce qu'il suggère plus qu'il n'explicite, même si certains gestes permettent d'entrevoir ce qui pourrait advenir. **Les Acacias** tourne autour des choses et des sentiments, avec la grâce qu'une si belle rencontre exigeait.

Espagne–Argentine / 2011 / 82 min

Réal. Pablo Giorgelli **Scén.** Pablo Giorgelli et Salvador Roselli **Image** Diego Poleri **Son** Martin Litmanovich **Mont.** Maria Astrauskas **Prod.** Pablo Giorgelli, Ariel Rotter et Alex Zito **Int.** German de Silva, Hebe Duarte, Monica Coca **Dist.** K-Films Amérique